

2018

UN MOT. PUIS UN AUTRE. Une phrase. Un vers. Puis toute une strophe. J'ai ravitaillé le feu pour faire un peu de lumière dans la clairière. J'ai ramassé tout ce que je pouvais de petit bois bien sec pour avoir de grosses flammes. Ça crépite et ça siffle. Ça monte haut vers le ciel. Les mots s'enchaînent et se gravent sur le carnet sans me demander mon avis. Je ne suis presque plus maître de ce que j'écris, plus maître de ce qui sort, de ce qui me traverse avant de devenir souffle d'encre. J'ai espéré, aussi, qu'avec un gros feu les deux petits garçons et la petite fille iraient jouer un peu plus loin.

Ils restent accroupis tous les trois en rond de l'autre côté du foyer. Ils jouent aux billes. Je les connais bien, ces trois-là. C'est Layla, Elias et le petit moi. Ils restent là, tout près, à jouer et lèvent la tête vers moi de temps en temps pour me regarder droit dans les yeux et me sourire. Ils parlent un français parfait, mais leurs traits viennent de loin. Ils sont nés ici, mais leur peau, leurs cheveux, leurs yeux, crient des terres lointaines. Des terres dont ils ignorent tout. J'écris leurs corps tannés par un soleil éteint, un soleil mort, un soleil évanoui depuis des dizaines d'années. J'écris les petits corps qui se souviennent des

terres chaudes baignées de sang et de cendres, des villes détruites, des royaumes perdus. Le carnet grave les origines lointaines de chacun des trois petits gamins qui ne connaissent rien de leurs ruines.

Ce n'est pas la première fois. Dès que je sors le carnet, les fantômes viennent. Surtout ces trois-là. Ils apparaissent de l'autre côté du feu. Je m'y suis fait, à mes fantômes, les fantômes du carnet. Je les façonne, je les invente, je me souviens, je les dessine ligne après ligne et je dois les assumer. On n'écrit jamais de mots sans conséquences.

Je me concentre sur le chant de la rivière, de l'Ibie, et sur le crépitement du feu, pour qu'ils bercent les conversations des trois gosses et leurs rires. L'eau et le vent chantent en sourdine, recouverts par leurs éclats de voix. Je les entends fort, leurs mots, mes mots, que je suis en train de tracer l'un après l'autre sur la page blanche comme un possédé. J'écris à toute vitesse, comme si j'avais peur de rater une virgule, un soupir, un rire. Leurs rires résonnent fort et je cours à en perdre haleine après chacune de leurs paroles.

Ils sont ici, là. Ils existent.

Le carnet décide que la lune a beau être déjà haute dans le ciel, les trois petits ne veulent pas arrêter de jouer, ils ne veulent pas aller au lit. Je couche leurs colères, je couche leurs rires, je couche leurs peaux mates et ce qui les hante. Je couche leurs fantômes à eux, ceux qui ne les laisseront jamais tranquilles, ceux des terres lointaines dont on ignore tout et qui nous possèdent pourtant.

Je souffle sur le gros tas de braises pour que la pénombre devienne une petite lumière ardente, pour

réveiller les flammes. Pour allumer une veilleuse au fin fond de la garrigue noire.

Le carnet les fait danser maintenant. Il a décidé ça, le carnet, pour mettre fin à une petite dispute. Un mot, puis un autre. Un pas de danse, puis un autre. Ils sautent en cadence. Ils sautent en rythme, sur le même tempo que les mots se gravent, et ils éclatent de rire en chœur à chaque refrain du morceau de rap qui résonne dans la clairière. J'écris vite. Les phrases s'enchaînent. Ça inspire. Ça expire. En rythme. Je cours si vite, je respire si fort, que je finis par tomber, essoufflé, sur le flanc.

Elias s'arrête de danser, se penche vers moi et me demande : « On est où, ici ? » Je réponds : « En lisière du monde. »